

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1950.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU  
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1950

SOMMAIRE

	PAGES
<i>Monsieur l'Abbé Plat</i> , par M. le Chanoine Gaulandeau.....	5
Assemblée générale du 23 octobre 1949.....	8
Assemblée générale du 23 avril 1950.....	11
Situation financière de la Société .....	13
Bibliographie .....	14
<i>Sur le nom d'une commune corrézienne : Saint-Julien-le-Vendômois</i> , par M. Rémy Fouquet.....	17
<i>Vaux de la Martinière, fondateur de la Médecine Coloniale Française</i> , par M. le Professeur Lavier et M. le Docteur Gamard .....	25
<i>Dominique Morin, curé de Villerable et aumônier du Collège de Vendôme</i> , par M. J.-E. Weelen.....	33
<i>La Collégiale Saint-Martin de Trôo</i> , par M. P. Allard.....	36
<i>Le IX<sup>e</sup> Centenaire de la Consécration de l'Eglise Abbatiale de la Trinité de Vendôme</i> , par M. J.-E. Weelen.....	42

SAUMUR, IMP. P. RICHOU & FILS  
4, PLACE DU MARCHÉ



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
DU VENDOMOIS



SOCIÉTÉ  
**ARCHÉOLOGIQUE**  
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE  
**DU VENDOMOIS**

---

**Monsieur l'Abbé PLAT**

(1877-1950)

H. GAULANDEAU

---

Notre Compagnie a éprouvé une perte très sensible en la personne de M. l'abbé Gabriel Plat, décédé le 19 janvier 1950. M. Plat était des nôtres avec conviction et avec compétence. Tant qu'il survivra des Vendômois qui l'ont connu, ils uniront son nom à celui de la Société Archéologique. Nous allons essayer de dire pourquoi, en nous faisant l'écho des paroles attristées que provoqua sa mort et de l'éloge que prononça Mgr l'Evêque de Blois à la cérémonie de ses obsèques.

Il était né en 1877 à Montrésor, au pied du château et de la collégiale, dans ce paysage « moins peint que dessiné », inondé de lumière, riche de verdure et d'eaux vives, terre forte, libre, joyeuse et fière, spirituelle et ingénue, qu'il devait chanter avec ces mots-là même et cette abondance d'épithètes qui caractérise un grand amour.

Il fit à Blois de brillantes études. Dès sa jeunesse deux prêtres érudits, son oncle et son grand-oncle l'orientèrent vers la science archéologique où son maître fut plus tard le célèbre Père Thédenat, membre de l'Institut. Son ministère l'appelle à Vendôme en 1901 : il est nommé vicaire à la Trinité : dès l'abord il est conquis, il n'ira pas plus loin, il restera ici toute sa vie. Qui ne se souvient de l'avoir vu passer dans nos rues, la mise soignée, très digne et très droit, gardant une allure réservée et même froide, eût-on dit, mais sachant être affable et prodiguer sa sympathie à ceux qu'il savait dans la peine ?

Le voici en contact avec la reine des églises du Vendômois et il se met à en étudier l'origine, à en analyser les merveilles. Sa première communication à notre Société date de 1906 et s'intitule modestement : *Note pour servir à l'histoire monumentale de la Trinité*. C'était l'ébauche de la monographie qu'il devait publier en 1934 dans la collection Lefèvre-Pontalis, éditée chez Laurens par M. Marcel Aubert : travail définitif dont le succès ne s'est pas démenti.

De 1908 à 1910 des fouilles importantes avaient révélé l'église primitive fondée par Geoffroy Martel. M. Plat suivit tous les travaux et en rédigea le compte-rendu que le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques publia en 1922.

Auparavant, en 1913, le Bulletin monumental avait publié un important article du jeune archéologue sur *La Touraine berceau des écoles romanes du Sud-Ouest*. Déjà M. Plat était devenu un maître qu'on choisit en 1925 pour diriger la visite du Congrès archéologique de France, tenu à Blois, dans les monuments de la vallée du Loir et les églises de Suèvres.

De 1920 à 1940 se succèdent de nombreuses communications, tant à notre société locale qu'à la Société des antiquaires de France, principalement sur l'architecture romane ou pré-romane. Ainsi s'élaborait son ouvrage magistral : *L'Art de bâtir en France, des Romains à l'an 1100*. C'est là surtout qu'il manifeste son érudition bien en possession d'elle-même et qui lui valut l'estime et l'amitié des personnalités les plus éminentes. Aussi bien fut-il inspecteur de la Société française d'Archéologie pour le département de Loir-et-Cher et associé correspondant de la Société des Antiquaires de France.

On comprendra que nous soulignons avec fierté la place qu'il tint parmi nous, dans la petite patrie. Personne comme lui ne connaissait Vendôme, son sol et son sous-sol, sa préhistoire et son histoire, ses monuments et ses gloires. Il suffit pour en avoir la preuve de feuilleter notre Bulletin, qui inséra tant d'études dues à sa plume, sur les sujets les plus variés. Il fut conservateur de notre Musée, de 1928 à 1941, présida à plusieurs reprises notre Société, la conduisit tout aux environs dans de studieuses et agréables excursions. Il en était encore à sa mort le président d'honneur.

Son esprit revêtait de multiples aspects. M. Plat n'était pas seulement l'homme des vieux monuments et des vieilles pierres : c'était un lettré délicat et un poète. Son œuvre littéraire va de pair avec ses travaux d'archéologue, avec un égal bonheur.

Lors du centenaire de Ronsard, en 1924, il se dépensa sans compter pour que les fêtes célébrées à cette occasion fussent dignes

de notre poète vendômois et c'est lui qui en écrivit le compte-rendu pour notre Bulletin.

Son dernier ouvrage, paru en 1947 au *Mercure de France*, sous son pseudonyme de Georges Belluot, fut ce recueil savoureux de « fables sans fable » : *La Rustique Comédie* où il célèbre son pays natal avec des accents si émus, une telle finesse d'observation et un style si parfait que le lecteur charmé ne peut s'empêcher d'y revenir après l'avoir lu une première fois.

En janvier 1939, la revue *Plaisir de France* avait publié de lui des pages brillantes sur le Vendômois, qu'il s'était plu à faire suivre de « recettes vendômoises », tant son talent était varié et spirituel.

Il préparait un autre livre : *Psyché, notre âme*, poèmes en prose. Hélas ! nous ne le connaissons sans doute jamais, non plus que tous les autres, encore à l'état de notes et d'ébauches, que ce travailleur infatigable dut laisser sur le métier. « Pendant, opera interrupta... » Ses dernières années en effet furent attristées par la plus terrible épreuve qui puisse atteindre un homme tel que lui. Sa vue s'affaiblit progressivement et sa belle intelligence s'obnubila. Il s'en apercevait et en souffrait cruellement sans se plaindre jamais. Par intervalles cependant, il redevenait lui-même. Jusque dans les derniers temps il aimait tirer quelque trésor de sa riche bibliothèque, où ne manquaient pas les ouvrages les plus modernes, demandait qu'on lui lût une belle page et s'enchantait avec mélancolie à faire partager son admiration.

Hélas ! il était atteint d'un mal qui ne pardonne pas. Malgré les soins dévoués qui lui furent prodigués, en dépit du dévouement quotidien de son élève et ami le docteur Bourgoin, il s'éteignit sans souffrance apparente, au matin du 19 janvier.

A ses obsèques se pressèrent tous ceux qui avaient pu, au cours de sa longue carrière, l'approcher et l'estimer. Aumônier du Lycée, aumônier du Calvaire, personnalité vendômoise de premier plan, il avait bien droit à tous ces hommages, les seuls qui eussent pu lui être sensibles, à lui qui n'avait jamais ambitionné les honneurs que décernent les hommes.

A notre assemblée générale d'avril, son éloge fut prononcé par notre président, M. Rémy Fouquet, et des pages de son œuvre furent lues par M. Hamelin, secrétaire : manifestation empreinte de simplicité et d'émotion.

La disparition de M. l'abbé Plat a laissé parmi nous un vide qui n'est pas près d'être comblé. Puissent du moins ces lignes — trop incomplètes, hélas ! — être pour sa mémoire le témoignage de notre reconnaissance et de nos regrets.



## 86<sup>e</sup> ANNÉE — 1949

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois a tenu sa 258<sup>e</sup> Assemblée Générale, le dimanche 23 octobre 1949, à l'abbaye de la Trinité, dans l'une des salles du Musée.

La réunion s'est ouverte par une allocution du nouveau Président. Après avoir remercié l'assistance, M. Rémy Fouquet exprime sa gratitude à ses collègues du Bureau qui, malgré ses scrupules, ont tenu à lui confier la succession de M. Saillant. Le Président espère que, malgré les difficultés de l'heure, notre Bureau, soutenu par la sympathie de tous nos confrères, parviendra à mener sa tâche à bien.

M. Rémy Fouquet résume ensuite, dans son rapport moral, les activités de la Société en 1949 : reprise régulière de nos réunions périodiques ; recrutement de nombreux collègues nouveaux ; publication d'un intéressant *Bulletin*, comportant notamment trois excellentes études dues à M. Charles Portel (*Vendôme et l'incendie de 1940*), à Mlle Trocmé (*Les fresques de l'église de Souday*), et à M. Pierre Allard (*Trôo*). Rapports de cordiale amitié avec les sociétés voisines, notamment avec la Société Dunoise d'Archéologie, qui nous a reçus sur son terrain à l'occasion d'une agréable excursion à Châteaudun, organisée en juillet 1949. Nous avons été heureux d'accueillir récemment à notre tour, à Vendôme, nos confrères de Châteaudun et nous les avons accompagnés à Couture, à Trôo, à Saint-Jacques-des-Guérets, à Lavardin et à Montoire.

M. Rémy Fouquet rappelle une importante journée qui s'inscrira en bonne place dans les annales de notre société : la réception à Vendôme de l'important « Congrès Balzac », tenu à Tours à la fin de mai. Cette « Journée Vendômoise » fut un véritable triomphe qu'il importe de souligner. Nos savants visiteurs furent charmés à la fois par la qualité des grands souvenirs qui furent évoqués, devant eux, par la beauté de notre ville et de toute la vallée du Loir, par la majesté du château des comtes et des ducs de Vendôme (ou du moins de ce qui en subsiste), par la splendeur du vieux collège Mareschal et Dessaignes devenu le Lycée Ronsard, par le cadre merveilleux de l'antique abbaye bénédictine et par la haute valeur artistique et documentaire de l'Exposition organisée par M. le Conservateur du Musée. Nous savons que l'élite littéraire venue ce jour-là dans nos murs a senti d'une façon parfaite le rayonnement puissant qui se dégage de notre cité. C'est là certes pour Vendôme un hommage infiniment légitime, et nous avons sujet d'en tirer quelque fierté.

Le Président évoque la période au cours de laquelle il eut déjà l'honneur de collaborer à l'activité de la Société, et il salue le souvenir de plusieurs des nôtres qu'il a particulièrement connus et qui

sont morts depuis moins de vingt ans : le savant Ernest Peltureau ; le Commandant de l'Eprevier ; le Professeur Ribemont-Dessaignes, de l'Académie de Médecine ; Gaston Barrier, qui fut à la fois un excellent préhistorien et un poète délicat ; MM. Clément et Quenioux, qui ont apporté une précieuse contribution à notre histoire locale.

M. Fouquet rend hommage à la mémoire de trois de nos collègues récemment décédés : Mme la Marquise de Rochambeau, M. le Comte de Massol ; M. Duverger, ancien maire de Vendôme. Et il rappelle également la vie et l'œuvre d'un Vendômois d'un réel talent, Edmond Rocher, originaire de Pézou, qui compta pendant plusieurs années au nombre de nos confrères, et qui fut à la fois dessinateur, romancier et poète. L'un de ses ouvrages, couronné par l'Académie Française, nous intéresse doublement, puisqu'il est entièrement consacré à la gloire de notre grand Ronsard et à la louange du terroir vendômois.

Le Président poursuit son allocution en saluant les titres de tous ses collègues du Bureau ; et il souligne l'importance de l'œuvre du Président d'honneur, M. l'Abbé Plat, cruellement atteint dans sa santé ; et aussi de M. Georges Denizot, professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Montpellier.

Après avoir rappelé les noms des personnalités excusées, M. Rémy Fouquet termine son rapport dans les termes suivants.

« Je vous dois maintenant une confidence, mes chers collègues, et je vous la ferai tout bas.

» Les vieux Vendômois ont éprouvé parfois quelque inquiétude en constatant que notre petite province qui, malgré son territoire réduit, occupe une si grande place dans l'Art, dans la Littérature et dans l'Histoire, risquait d'être quelque peu méconnue ou ignorée. On nous a considérés comme des « parents pauvres », ou du moins nous l'avons cru ; et on a oublié la haute qualité des traditions dont nous sommes les gardiens. On nous a parlé de « hiérarchie », comme si les faits historiques et même la géologie étaient subordonnés à un découpage administratif. A tort ou à raison, nous avons eu l'impression que, dans certaines sphères, on considère Vendôme, non pas certes comme une colonie lointaine dont les habitants vivent à l'état sauvage, mais peut-être comme une terre de « deuxième zone », dont les indigènes, réputés mineurs, doivent être mis en tutelle.

» Si vous le voulez bien, mes chers amis, nous nous emploierons d'un même cœur et d'un commun accord à veiller jalousement à la défense de nos grands souvenirs, à la sauvegarde de tout ce qui fait notre fierté... Nous ne perdrons pas de vue la nécessité qui s'impose à nous de relever la statue de Ronsard, outragée et enlevée par l'ennemi ; et nous entourerons de la même ambition et du même respect le souvenir du Maréchal de Rochambeau. Au surplus, j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion d'exprimer publiquement ce sentiment, et j'aime à croire que c'est sans doute la principale raison pour laquelle vous m'avez honoré de votre confiance. Permettez-moi donc, et ce sera mon dernier mot, de vous redire quelques lignes prononcées en 1927 à une distribution des prix de notre Lycée :

« Le pays de Vendôme a sa physionomie et sa personnalité propres. Il a sa légende et ses traditions, son folklore et son glossaire. Son histoire est bien à lui, et il n'est le satellite d'aucune

» autre province. Suivant le mot du poète — aussi vrai pour le Loir  
» que pour la Loire — notre «Loir Gaulois» vaut mieux pour nous que  
» le «Tibre latin». Le vin de Montoire et le surin de Prépatour  
» n'ont pas à porter envie au vignoble angevin, non plus qu'à aucun  
» autre, et notre Vendôme nous plaît davantage que les splendeurs  
» de Rome.

» Ayons donc l'orgueil de notre petite patrie et ne craignons  
» pas qu'on nous taxe d'exagération ou de particularisme : la grande  
» patrie ne saurait se montrer jalouse, parce qu'elle sait qu'un bon  
» Vendômois sera toujours un bon Français. »

\*\*\*

On entend ensuite un exposé de M. Charles Portel qui rend compte de la vie du Musée. (1)

Dans une communication fort documentée, M. Valin évoque avec bonhomie, et avec une grande richesse de détails, une scène attachante du folklore Vendômois : *La lessive il y a cinquante ans*. M. Hamelin, secrétaire, donne les noms de nos collègues nouveaux, admis récemment à la société : M<sup>e</sup> Cottet, avoué ; Mme Courtois et Mlle Royau, à Vendôme ; M. et Mme Doucet, aux Roches ; M. Grandvaux, à Montoire ; M. Motteron, à Prunay ; M. Letrot, à Saint-Martin-des-Bois ; Mme Mamelle, à la Prazerie ; M. de l'Eprevier, à Arcueil (Seine).

M. le Secrétaire expose les difficultés d'organisation des excursions de la Société, et se propose d'étudier pour l'avenir la possibilité de voyager, soit en car, soit par voitures particulières.

M. Hamelin rappelle ensuite que, sur sa proposition, le Bureau a décidé d'organiser, sous l'égide de la Société, une série de conférences d'hiver ; et ce projet reçoit l'approbation de l'Assemblée.

M. Jean Rolland expose la situation financière de la Société.

Il est ensuite procédé au renouvellement de la série sortante des membres du Bureau.

M. Poulteau, Bibliothécaire de la Société, membre sortant et rééligible, est réélu à l'unanimité moins une voix.

Sont élus de même, en remplacement de MM. Bouchicot et Renard, MM. les Docteurs Errard et Gamard.

Sur la proposition de M. Portel, une pétition est signée par toute l'assistance, afin d'activer les travaux de restauration commencés et de conserver à l'enceinte de notre magnifique abbaye son caractère historique et artistique.

Ajoutons qu'à l'issue de la réunion, sociétaires et sympathisants ont pu visiter à leur aise les salles du futur Musée, ainsi que l'*Exposition Balzac* qui va bientôt fermer ses portes.

---

(1) Voir à ce sujet le Bulletin de 1949, page 11.

## 87<sup>e</sup> ANNÉE — 1950

---

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La 259<sup>e</sup> Assemblée Générale de la *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois* a été tenue au Musée, le dimanche 23 avril 1950.

En ouvrant la séance, M. Rémy Fouquet tient avant tout à adresser un hommage respectueux à la mémoire du regretté Président d'Honneur, M. l'Abbé Plat, décédé en janvier dernier.

Le Président évoque les titres éminents du savant archéologue, et il rappelle en particulier l'ouvrage magistral du défunt sur *L'Art de bâtir en France des Romains à l'an 1100* ; sa participation au Congrès Archéologique de France, tenu à Blois en 1925 ; ses travaux consacrés à l'église de la Trinité et à nos principaux monuments régionaux ; ses études préhistoriques ; ses fouilles sur l'emplacement de l'ancienne collégiale Saint-Georges ; le concours qu'il apporta en 1924 aux fêtes académiques retentissantes qui marquèrent la célébration du IV<sup>e</sup> Centenaire de la naissance de Ronsard.

Un autre de nos anciens Présidents, M. Saillant, est, lui aussi, décédé récemment. M. Rémy Fouquet rappelle le dévouement de son regretté prédécesseur, sa parfaite courtoisie, la part qu'il a prise à nos travaux, la contribution efficace qu'il a apportée au renouveau et à la prospérité de notre compagnie.

Le Président salue ensuite le souvenir d'un de nos doyens fidèles, M. Adolphe Vétillart, de Trôo, qui compta longtemps au nombre des administrateurs de notre Société.

M. Fouquet rend également hommage à la mémoire de l'un de nos confrères les plus éminents, M. le Marquis de Brantes, Général de division en retraite qui, indépendamment de ses titres militaires éclatants, fut l'animateur d'œuvres multiples, et qui vient de s'éteindre à un âge avancé, à Authon, dans sa propriété du Fresne, dont il a écrit l'historique.

Le Président résume ensuite l'activité de la Société au cours du dernier semestre et il souligne le succès de nos conférences d'hiver ; ces conférences ayant porté sur une série de sujets pleins d'intérêt : M. Martin-Demézil nous a montré l'influence qu'a exercée sur l'œuvre de Balzac son séjour au collège de Vendôme. M. le Docteur Gamard a évoqué le souvenir du Montoirien Vaux de la Martinière, fondateur de la médecine coloniale française ; M. le Docteur Martial nous a présenté un beau pays qu'il connaît admirablement, la Hollande ; et M. le Professeur Proust nous a initiés, avec une clarté parfaite, à un difficile problème philosophique, celui de l'existentialisme.

Il appartenait à M. Rémy Fouquet d'évoquer pour son compte le IV<sup>e</sup> Centenaire de la *Pléiade* et la publication, en 1550, des quatre premiers Livres des *Odes*, qui marquèrent le triomphe de

notre grand Ronsard. Enfin, en mars dernier, notre confrère M. Edouard Martellièrre a fait revivre pour nous la puissante figure du Maréchal de Rochambeau.

M. Fouquet rappelle que l'organisation de ces conférences est due pour une large part à notre actif secrétaire ; et que, de plus, M. Hamelin nous a présenté, avec le concours dévoué de Mme Hamelin, une série de projections et de vues d'un grand intérêt.

Le Président est heureux d'annoncer l'entrée récente dans notre Compagnie de personnalités marquantes ; et il salue notamment l'inscription dans nos rangs de S.E. Mgr Robin, évêque de Blois, de Mme la Comtesse de Rochambeau et de son fils, le Comte Michel de Rochambeau, de M. le Chanoine Gaulandeaup, et aussi de notre savant confrère M. le Docteur Martial.

M. Rémy Fouquet signale ensuite la célébration prochaine du IX<sup>e</sup> Centenaire de la fondation de l'Abbaye de la Trinité de Vendôme ; notre Société devant être associée aux importantes solennités projetées.

Avant de terminer son rapport, le Président rend compte des démarches entreprises par notre Bureau afin de donner suite au vœu de notre dernière assemblée générale. L'Administration des Beaux-Arts s'accorde avec nous, comme aussi avec la *Fédération des Syndicats d'Initiatives de la Vallée du Loir*, et avec plusieurs de nos sociétés locales, pour souhaiter que l'enceinte de l'abbaye soit mise en pleine valeur et que les abords en soient dégagés. De son côté, la municipalité a apporté une réelle bonne volonté à l'examen de cette question qui ne sera pas perdue de vue. Il nous est donc permis d'espérer une solution favorable.

\*  
\* \*

M. le Secrétaire donne lecture de la liste complète de nos collègues admis dans la société depuis la dernière Assemblée Générale :

S.E. Mgr Louis Robin, évêque de Blois ;

Mme Houpeurt, M. Bisson, M. le Chanoine Gaulandeaup, M. Dujardin, M. Courtemanche, Mme Verrier, Mlle Marganne, M. le Docteur Martial, M. Simon, Mlle Henry, M. Chabin, M. Michel Errard, M. J. Buisson, M. Mac Leod, M. Charrin, M. Chrétien, à Vendôme ;

Mme la Comtesse de Rochambeau, Mme Frain, Mme Gougnot, à Thoré ;

M. Bleu et M. le Comte Michel de Rochambeau, à Paris.

MM. Marin-Darbel, à Neuilly-sur-Seine ; Dabre, à Clamart ; M. Buron, à Blois ; M. le Commandant Gonet, à Trôo ; M. Groësil, M. Tison, à Montoire-sur-le-Loir.

M. Jean Rolland, trésorier, présente le compte financier de l'année 1949 qui se solde par un modeste excédent de recettes de 9.457 francs, et qui est approuvé. L'Assemblée approuve également le budget de 1950, les prévisions de dépenses ne dépassant que très légèrement l'évaluation des recettes. (1)

Le Secrétaire M. Hamelin annonce la fin des conférences

---

(1) Voir ci-après. page 13.

d'hiver et envisage pour la belle saison l'organisation de sorties en car.

M. Charles Portel, conservateur du Musée, évoque la possibilité de préparer une exposition de vitraux et il rend compte de l'effort qu'il poursuit en vue du réaménagement du Musée.

Le Président présente une étude qu'il a consacrée à une commune corrézienne, *Saint-Julien-le-Vendômois* ; et il envisage deux hypothèses susceptibles d'expliquer l'origine de ce nom : une hypothèse géographique, ou plus exactement géologique ; et une hypothèse historique. C'est pour lui, sur le premier point, l'occasion d'évoquer l'étymologie du nom de Vendôme, et de rappeler à cet égard les précisions dues à M. Jacques Soyer. Et d'autre part, sur le terrain historique, M. Rémy Fouquet rappelle l'influence du premier évêque du Mans, saint Julien, qui catéchisa le Bas-Vendômois, où son souvenir est toujours vénéré.

La communication de M. J.-E. Weelen nous fait connaître ensuite une figure vendômoise fort attachante. Né à Vendôme en 1756, l'Oratorien Dominique Morin fit ses études à notre vieux collège et devint curé de Villeraible, en 1789. Il fut ensuite, en 1812, aumônier de l'Institution Mareschal et Dessaignes, et il fit le catéchisme à Honoré de Balzac.

Son portrait a été conservé en l'église Saint-Denis, à Villeraible ; et nous devons à l'obligeance du curé desservant actuel, M. l'Abbé Guellier, présent à notre Assemblée Générale, d'avoir pu trouver dans cette peinture, exposée dans notre salle de réunions, le visage et les traits de son lointain prédécesseur.

Pour clore la séance, M. Hamelin voulut bien donner lecture de quelques pages consacrées par M. l'Abbé Plat à son lieu natal et à sa patrie d'élection ; cette lecture complétant l'hommage rendu à la mémoire du regretté et savant humaniste.

---

## SITUATION FINANCIÈRE DE LA SOCIÉTÉ

---

En raison de l'abondance des matières, nous ne publierons que dans le prochain *Bulletin* le compte financier de l'exercice 1949, et aussi le budget de 1950.

Indiquons toutefois que le compte 1949 accuse, en recettes, un total de 81.419 fr. 40, le montant global des dépenses s'élevant à 71.961 fr. 50. L'excédent des recettes ressort ainsi à 9.457 fr. 90.

D'autre part, les prévisions budgétaires de 1950 sont les suivantes, chiffres globaux :

Recettes .....	46.558 fr.
Dépenses .....	43.900 fr.

L'excédent de recettes se soldant à 2.658 francs.

J. R.

---

N.B.— Il est rappelé que le taux annuel de la cotisation a été porté à 200 francs.



## BIBLIOGRAPHIE

---

Liste des ouvrages et documents reçus du 1<sup>er</sup> juillet 1949 au 31 décembre 1950.

### I. — DONS D'AUTEURS OU AUTRES

- Des héritiers de l'Abbé Plat, *L'Art de bâtir en France des Romains à l'an 1100*, d'après les monuments anciens de la Touraine, de l'Anjou et du Vendômois, préface de M. Marcel Aubert, membre de l'Institut. Paris 1939.

Notre Société ne possédait pas encore dans sa bibliothèque l'ouvrage capital de notre regretté président d'honneur, forgé par lui « à long temps et grand labeur » et qui lui valut, en 1939, la deuxième médaille du concours des Antiquités Nationales.

- Des auteurs, MM. J. Martin-Demézil et Ch. Portel, *Balzac à Vendôme, Exposition du 150<sup>e</sup> anniversaire*, Vendôme MCMXLIX. Tours, 1949. (1)
- Du Syndicat d'initiative, *Au pays du Poète Ronsard*, guide sur Montoire, Lavardin, Trôo et environs. Montoire, 1949.
- De M. Ménager, rue d'Angleterre, à Vendôme, une liasse d'actes notariés, la plupart de la période révolutionnaire, provenant d'Egreville (Seine-et-Marne) ; une « carte civique » et cinq obligations par lesquelles un acquéreur de biens nationaux s'engage à payer, à échéances fixes, le montant de l'adjudication.
- De M. François Launay, maître-imprimeur à Vendôme, un lot de numéros de la *Revue Archéologique*.

Remerciements sincères à tous les donateurs.

---

(1) A l'Exposition Balzac, inaugurée le 14 novembre 1950 à la Bibliothèque Nationale, on retrouve les n<sup>os</sup> 22, 69, 70-71 et 86 du Catalogue de Vendôme, devenus à Paris les n<sup>os</sup> 33, 34, 41 et 42 (Au Catalogue de Paris figurent, en outre, les n<sup>os</sup> 11-12 et 57, devenus 36 et 37, bien que deux dessins de C.-G. Dupuis et celui de la classe de M. Duchesne soient restés à Vendôme).

II. — ENVOIS DU MINISTÈRE

Néant.

III. — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES. ÉCHANGES

1° France

- *Académie des Sciences*. Comptes-rendus hebdomadaires.  
René Fric. Catalogue préliminaire de la Correspondance de Lavoisier.
- *Société d'Histoire naturelle d'Autun*, trentième bulletin.
- *Société archéologique de Béziers*, 4<sup>e</sup> série, vol. XIII et XIV, 1947 et 1948.
- *Société de Borda*, 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> tr. 1949, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> tr. 1950.
- *Association Bourguignonne des Sociétés savantes*, n° 30, avril 1949.
- *Congrès archéologique de France*, CV<sup>e</sup> session, Souabe (en 1947) ; CVI<sup>e</sup> session, Tours (en 1948) ; CVII<sup>e</sup> session, Saint-Brieuc (en 1949).
- *Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or*. T. XXII, fascicule 1. Dans la biographie qu'il consacre à Henri Corot, bien connu pour ses recherches aux sources de la Seine, M. le Chanoine Chaume rappelle les fouilles qu'il fit à Lavardin (1932), grâce à une subvention d'un Américain, M. Myers. Parmi les documents légués à la bibliothèque de la Commission par Henri Corot figurent les notes relatives à cette campagne.
- *Société Dunoise*, n° 256.
- *Société archéologique et historique du Limousin*, T. LXXXIII, 2<sup>e</sup> livraison.
- *Revue Mabillon*, n°s 153, 154, 155, 156, 157, 158; 160; 161; 162 (159 manque).
- *Revue historique et archéologique du Maine*, 2<sup>e</sup> série, T. XXIX, livraison unique.
- *Société archéologique et historique de l'Orléanais*, bulletins provisoires ronéotypés, 1<sup>re</sup> année, n°s 3, 4 et 5 ; 2<sup>e</sup> année, n°s 6, 7 et 8.  
Mémoires, T. 37<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> fascicule, publié en hommage à la mémoire de Jacques Soyer.
- *Société historique et archéologique de l'Orne*, 4<sup>e</sup> tr. 1949.
- *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3<sup>e</sup> série, T. XV, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> tr.



1949. R. Crozet, notes sur les grands travaux routiers en Poitou dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est de cette époque que datent les rectifications du tracé de la vieille route des rouliers de Paris à Bordeaux, et aussi les réclamations des habitants d'Aulnay-de-Saintonge, la nouvelle route de première classe tracée (42 pieds de large) abandonnant la traverse du bourg aux rues trop étroites pour passer près de la célèbre église.

- 4<sup>e</sup> série, T. V, 3<sup>e</sup> tr. 1949. Etude de M. François Eygun sur l'iconographie de Mélusine. 4<sup>e</sup> tr. 1949 ; 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tr. 1950.
- *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3<sup>e</sup> série, tome X.
  - *Travaux de l'Académie Nationale de Reims*, 152<sup>e</sup> vol., années 1939-41.
  - *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, n<sup>o</sup> 25, années 1949-50.
  - *Société archéologique de Touraine*. T. XXIX, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> tr. 1948, T. XXX, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> tr. 1949.
  - *Bulletin de l'Académie du Var*, 1944-1949.

## 2<sup>o</sup> Etranger

- *Smithsonian Institution*. Annual reports, 1948, 1949.  
Report of the United States National Museum, 1949. Magnifiques photographies de nébuleuses extragalactiques obtenues à l'aide du nouveau télescope du Mont Palomar.

## IV. — ABONNEMENTS. ACQUISITIONS

- *Bulletin Monumental*. Tome CVII, 1949. Dr Lesueur : Saint Martin de Tours et les origines de l'art roman.  
Tome CVIII, 1950. Dans sa chronique, M. Francis Salet rend compte de deux études publiées dans notre bulletin de 1939-48 : celle de Mlle Trocmé sur les fresques de l'église de Souday et celle de M. Pierre Allard sur la collégiale Saint-Martin de Trôo.

Philippe POULTEAU.

## Sur le nom d'une Commune Corrézienne :

### SAINT-JULIEN-LE-VENDOMOIS

RÉMY FOUQUET

Ma causerie de ce jour évoque un souvenir d'intérêt vendômois qui se rattache au séjour que j'ai fait à Tulle entre 1937 et 1941, alors que mon destin administratif m'avait conduit en pays limousin.

J'avais été frappé — et, à vrai dire, un peu flatté — par ce fait qu'une commune située au nord de la région de Brive portait le nom de Saint-Julien-le-Vendômois ; et j'avais eu le désir assez naturel de connaître l'origine de cette appellation. Mais, en fait, le savant archiviste de la Corrèze, mon ami M. Régis Rohmer, à qui je m'étais adressé, me révéla que cette expression était discutée et que de bons esprits, influencés par une étude due à un écrivain limousin de haute valeur, M. l'Abbé Poulbrières, étaient troublés par l'existence, à proximité de cette commune, d'un bouleversement géologique portant le nom de massif du Vendonnais, et se demandaient s'il n'y avait pas lieu d'opter entre *Vendonnais* et *Vendômois*.

Ce fait ne pouvait manquer de préoccuper un « Vendômois de Vendôme », soucieux du rayonnement de son pays natal ; et je vous avoue que mon premier réflexe fut une pensée défensive : il importait à mes yeux d'éclairer la question, de faire si possible le tour du problème et de plaider, pendant qu'il en était temps encore, pour conserver intacte l'appellation historique, consacrée par les siècles, de la paroisse de Saint-Julien-le-Vendômois.

C'est à cette préoccupation qu'est due la présente note.

Il existe en Corrèze au moins cinq paroisses portant le nom de Saint-Julien : Saint-Julien-aux-Bois, près de Saint-Privat, Saint-

Julien-près-Bort ; Saint-Julien-le-Pèlerin, près de Gouilles, canton de Mercœur ; Saint-Julien-Maumont, près de Meyssac ; et enfin Saint-Julien-le-Vendômois, canton de Lubersac. On trouve d'ailleurs d'autres centres du même nom dans toute cette région, notamment dans la Marche, et aussi dans le Quercy et dans le Périgord. Quelle a donc été l'influence de saint Julien en Limousin et en Corrèze ? N'y a-t-il pas eu plusieurs saints de ce nom ? Et comment peut-on s'expliquer, en particulier, l'appellation, un peu inattendue à première vue, de Saint-Julien-le-Vendômois ? Telles sont les questions auxquelles j'ai tenté de trouver une réponse.

\*\*

Il est bien difficile de fixer l'histoire lorsqu'on cherche à étudier des faits aussi éloignés de nous que la vie du saint, ou plutôt des saints, du nom de Julien ; et en tout cas une telle étude suppose la possession d'une documentation qui nous dépasse. Nous savons toutefois, par des bribes de documents, par des renseignements glanés à droite et à gauche, que saint Julien *le Pauvre*, qui a donné son nom à une paroisse de Paris, la plus vieille de toutes, naquit dans le Dauphiné, à Vienne, et qu'il fut martyrisé à Brioude, dans le Velay, lors de la persécution de Dioclétien, au début du iv<sup>e</sup> siècle. (1)

Notons, d'autre part, qu'au iv<sup>e</sup> siècle vécut également saint Julien *l'Hospitalier*, qui est vénéré surtout en Espagne et en Sicile (2). Originaire « d'Occident », ce qui est un peu vague, il fut emmené tout jeune en « Orient », ce qui n'est guère plus précis, en qualité d'esclave, et il fut élevé dans la foi chrétienne. Devenu libre après la mort de son maître, il entra dans un monastère où il mourut en 370.

Un autre saint du même nom est fêté, croyons-nous, le 8 mars. Il s'agit de saint Julien, archevêque de Tolède, qui vécut au vii<sup>e</sup> siècle (620-690), et qui est surtout connu comme écrivain ecclésiastique.

Le martyrologe romain fait mémoire de trente et un personnages répondant au nom de Julien. Mais, à vrai dire, il n'en est guère que deux saints de ce nom qui méritent notre attention : il est à présumer en effet que la plupart d'entre eux — y compris

---

(1) Sauf erreur, sa fête est célébrée le 28 août. Rappelons que c'est à saint Julien de Brioude qu'était dédiée une ancienne église de Tulle construite à proximité de la cathédrale, et qui fut détruite à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

(2) Fête le 12 février.

saint Julien l'Hospitalier et saint Julien de Tolède, qui sont au nombre des plus connus — n'ont eu avec la Corrèze qu'une attache fort lointaine. Par contre, il est hors de doute que le martyr de Brioude est venu dans la région limousine ; et de plus on doit retenir un autre nom, celui de saint Julien *du Mans* (1) qu'il serait légitime, croyons-nous, d'appeler aussi saint Julien *le Vendômois*.

La tradition rapporte, en effet, que saint Pierre, ou peut-être saint Clément, envoya dans les Gaules un noble Romain qui devint saint Julien, premier évêque du Mans. Saint Julien du Mans aurait donc vécu, semble-t-il, au premier ou au deuxième siècle. Mais, suivant une autre version, ce saint qui aurait changé de nom en franchissant les Alpes, ne serait autre que Simon le Lépreux, l'un des disciples du Christ. D'autre part, certains auteurs estiment que saint Julien du Mans fut le contemporain de saint Julien de Brioude et que, comme lui, il aurait vécu à la fin du III<sup>e</sup> siècle ou au début du IV<sup>e</sup> ; et c'est là un nouvel élément d'incertitude. (2)

Quoi qu'il en soit, la trace de cet évangéliste a été conservée dans le pays cénomane, où il est toujours en grande vénération. Ses biographes, autant qu'on puisse employer ce mot, relatent qu'après avoir posé au centre de la ville du Mans les fondements de la communauté chrétienne, saint Julien aurait prêché dans toute la région ; et en particulier dans des lieux qui appartiennent aujourd'hui aux départements de la Mayenne (Jublains), de la Sarthe (Pruillé-l'Eguillé, Saint-Julien-Champagne, Saint-Marceau, *Ruillé et Poncé*), et aussi du Loir-et-Cher (*Artins, Baillou, Savigny-sur-Braye, Sargé-sur-Braye, Bonneval, Mazangé*).

On remarquera que ces huit dernières localités, situées dans les vallées de la Braye et du Loir, appartiennent au *Bas-Vendômois*, dont Montoire-sur-le-Loir est le chef-lieu. *Mazangé* se rattache même administrativement à l'ancienne région du *Haut-Vendômois* et n'est situé qu'à dix ou onze kilomètres de Vendôme.

Nos historiens du Vendômois, en particulier le chanoine Simon, et après lui Jules de Pétigny, ont tous évoqué l'influence de saint Julien du Mans, et il est hors de doute que le pays vendômois fut évangélisé par lui, et ensuite par saint Thuribe, son compagnon et successeur. (3)

---

(1) Fête le 27 janvier.

(2) En fait, saint Julien du Mans semble bien avoir vécu au III<sup>e</sup> s. ; les études récentes les plus autorisées ayant fait justice de la légende de l'apôtre du I<sup>er</sup> siècle, envoyé de saint Pierre. (Renseignement dû à l'obligeance d'un éminent Bénédictin, le R. P. de Saint-Avid, de Tulle).

(3) Saint Martin de Tours, qui catéchisa la ville de Vendôme, ne vint aux bords du Loir qu'à une époque plus tardive, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

Nous savons tous que, pendant longtemps, le Vendômois, ou du moins une grande partie du Vendômois, le côté ouest de l'actuel arrondissement de Vendôme, fut placé sous l'autorité des évêques du Mans. Aujourd'hui encore, le souvenir de saint Julien est resté très vivace dans cette région, où on se plaît à relater ses miracles. On rappelle notamment que, dès son arrivée au Mans, Julien fit jaillir une source d'eau vive, alors que la ville manquait d'eau potable, et que dès cet instant le peuple, saisi d'admiration et de gratitude, se soumit à sa direction.

Précédé et suivi de la foule de ses disciples, il se dirigea vers la vallée du Loir et vint braver le paganisme au lieu même qui était son principal foyer, à Artins, près de Couture (1), où le temple de Jupiter attirait tous les adorateurs des idoles. Ayant renversé de ses mains l'idole des païens, Julien fit disparaître sous l'édifice un énorme serpent qui s'était échappé de l'autel et qui, par ses sifflements, terrorisait la foule réunie dans le temple.

A Baillou, près de Mondoubleau, saint Julien fut insulté et lapidé par deux familles de paysans ; mais les auteurs de cette violence furent frappés de démence, eux et leurs descendants.

Saint Thuribe, disciple de Julien, eut après son maître et comme lui, le pouvoir de faire des miracles. Ayant eu à souffrir de la haine de Gaïanus, seigneur de *Sargé*, Savigny et Bonneveau, il pria pour son persécuteur, et celui-ci, qui était devenu aveugle, sourd et muet, recouvra l'usage de ses sens. (2)

Tels sont les principaux échos qu'évoque, aujourd'hui encore, en pays vendômois le nom du premier évêque du Mans. Il est donc incontestable que saint Julien du Mans peut fort bien s'appeler aussi saint Julien *le Vendômois*.

A cette époque lointaine, la vie d'un évangeliste n'était guère celle d'un « sédentaire », et on peut se demander si le saint évêque du Mans, venu de Rome, ne fut pas pendant longtemps un véritable pèlerin et s'il n'apporta pas jusqu'en Limousin la parole du Christ ; auquel cas la commune de Saint-Julien-le-Vendômois aurait trouvé son parrain.

\*  
\*\*

Le savant auteur du *Dictionnaire des Paroisses de la Corrèze*,

---

(1). On sait que c'est à Couture que devait naître, au xvi<sup>e</sup> siècle, le poète Pierre de Ronsard.

(2) Saint Julien du Mans mourut à une date imprécise, à Saint-Marceau, près de Beaumont-sur-Sarthe. Son tombeau, devenu un lieu de pèlerinage, se trouve au Mans, dans l'église du Pré, modeste paroisse de quartier.

L'abbé Poulbrières, nous apporte, pour son compte, une explication toute différente. Selon lui, le mot « Vendômois » n'est qu'une déformation de « Vendonnais », le *Vendonnais* étant le nom d'un massif montagneux ou plutôt d'une chaîne de collines des environs de Lubersac (1). Explication d'autant plus vraisemblable qu'on vénère à Saint-Julien-le-Vendômois une relique de saint Julien de Brioude. Mais pourquoi ce nom de « Vendonnais », attribué aux collines de la région ? Est-il juste d'opposer les mots Vendonnais et Vendômois ? Et, s'ils ne s'opposent pas, ces noms n'évoquent-ils pas un lien avec le pays de Ronsard ?

Une étude, extrêmement lumineuse, publiée en 1939, due à M. Jacques Soyer, archiviste honoraire du Loiret, aujourd'hui décédé, nous permet de répondre nettement à cette question. Ce savant chartiste a pu, en effet, fixer l'étymologie de « Vendôme » d'une façon irréfutable (2), qui rectifie ou qui précise les hypothèses nombreuses, certaines assez fantaisistes, données à cet égard par divers auteurs. (3).

Nous empruntons à cette attachante étude les précisions ci-après :

VENDÔME, chef-lieu d'arrondissement, ancien chef-lieu d'un archidiaconé du diocèse de Chartres.

Le nom de Vendôme apparaît pour la première fois dans l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours (mort en 594), sous la forme de *Vindocinum*. Des monnaies mérovingiennes du VII<sup>e</sup> siècle portent comme légende du revers *Vindocino*. Ce vocable est purement gaulois : le premier terme est indiscutablement l'adjectif *vindos*, blanc, qui s'est perpétué dans les langues celtiques modernes (irlandais, *find* ; gallois, *gwynn* ; breton, *gwen*).

Le deuxième terme, que l'on peut restituer en *cunon* ou *cînon*, au sens de « hauteur », est très probablement apparenté au verbe gallois *cynu* : élever.

---

(1) Le point culminant du *Vendonnais* pouvait être un mas appelé le *Puy deu Vendones* en 1290, lors de la vente qu'en fit à un Gordin, chevalier de Ségur, Pierre de Saint-Julien, damoiseau uni à sa femme Philippa. (*Bulletin de Tulle*, t. VI, p. 629, et Abbé Poulbrières, *Dictionnaire des Paroisses de la Corrèze*, t. III, p. 221).

(2) *Notes sur l'étymologie de quelques noms de lieux du département de Loir-et-Cher*. Voir la *Revue Blois et le Loir-et-Cher*, janvier 1939.

(3) Il convient toutefois de rendre hommage à un savant Vendômois, décédé il y a une trentaine d'années, Jean Martellière, et de rappeler ici qu'il a été le premier à apporter, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Vendôme*, l'explication étymologique reprise par M. Soyer.

La signification doit être « la hauteur blanche ». L'habitat primitif de Vendôme est, en effet, situé sur un coteau crétacé. Le toponyme serait donc d'origine géologique.

Dans VINDOCINUM, l'accent tonique est sur l'o ; l'i de ci étant bref ne se prononçant presque pas, d'où la forme française VENDÔME (pour VENDOSNE), puis VENDÔME.

Le changement de n en m est assez rare. On le remarque dans *charme* (du latin CARPINUM), dans *venimeux* (de VENIN), dans *étamer* (anciennement *estamer*), provenant de ESTAIN (en latin STANNUM).

A peu près à la même époque apparaît le nom du *Vendômois*. PAGUS VINDOCINENSIS, subdivision administrative de la CIVITAS CARNUTUM. La première mention s'en trouve dans la *Vie de saint Germain*, dont l'auteur est l'Italien Fortunat, qui se fixa en Gaule vers 560 et mourut à l'extrême fin du vi<sup>e</sup> siècle ou dans les premières années du vii<sup>e</sup>.

L'accusatif VINDOCINENSEM aboutit régulièrement à VENDOSNOIS, puis VENDOSMOIS et VENDÔMOIS (1) par chute de l'i bref et le changement de la finale ENSEM en EIS, puis OIS. (Cf *mensem* : mois ; *Blesensem* : Blésois ; *Dunensem* : Dunois).

La forme « VINDUNIS » (à l'ablatif), que l'on remarque dans un capitulaire de Charles le Chauve (853), pour désigner le PAGUS VINDOCINENSIS, nous donne une idée assez exacte de la prononciation du mot à cette époque. On devait dire « *Vendosneis* ».

Ce savant exposé complète et précise utilement, on le voit, le point grammatical évoqué par le *Dictionnaire des Paroisses de la Corrèze*.

\* \*

En définitive, deux hypothèses permettent d'expliquer, au choix, le nom de la paroisse de Saint-Julien-le-Vendômois ; l'hypothèse géographique de l'Abbé Poulbrières, indirectement renforcée et quelque peu rectifiée par la brillante démonstration de M. Jacques Soyer ; et l'hypothèse historique, dont nous revendiquons la paternité.

Nous devons d'ailleurs reconnaître, en toute objectivité, que l'explication géographique, ou plutôt géologique, paraît la plus facilement acceptable : elle nous conduit à cette conclusion que les

---

(1) On a discuté sur le point de savoir si l'accent circonflexe de la lettre O existant dans Vendôme doit se retrouver dans Vendômois. L'explication de M. Jacques Soyer ne permet aucun doute ; la réponse doit être affirmative.



régions de Vendôme et de Lubersac, si éloignées qu'elles soient l'une de l'autre, ont dû présenter dans le passé, et présentent peut-être encore, au moins sur certains points, une identité d'aspect, une ressemblance, exprimée par une appellation commune. Par ailleurs, il est bien évident qu'il serait difficile à l'heure actuelle de fixer d'une façon précise des faits historiques susceptibles de mettre en évidence le lien qui a pu exister entre la commune qui nous intéresse et le fondateur de l'évêché du Mans. Malgré tout, une telle pensée n'a rien d'in vraisemblable, l'étude de l'histoire conduisant souvent à des rapprochements imprévus et réservant même parfois de véritables surprises. (1)

\*  
\*\*

D'après certains échos, que nous avons rappelés plus haut, il aurait été question, il y a une vingtaine d'années, de reconsidérer l'appellation de la commune de Saint-Julien-le-Vendômois. On se serait demandé s'il ne conviendrait pas de substituer *Vendonnais* à *Vendômois* ; ou, à l'inverse, s'il ne serait pas opportun d'abandonner le nom de *Vendonnais* et d'adopter une terminologie uniforme au profit du *Vendômois*.

L'étude remarquable de M. Jacques Soyer nous permet de répondre qu'une telle préoccupation est absolument sans objet. *Vendômois*, *Vendosneis*, *Vendonnais*, c'est en réalité une seule et même chose : ces mots se confondent, ils ne s'opposent nullement. Leur diversité apparente marque d'une façon intéressante l'évolution de notre langue. A quoi bon les modifier ?

De son côté, le nom de Saint-Julien appelle lui-même, comme nous venons de le voir, les aperçus les plus curieux et les plus attachants. Il nous plait, pour notre part, de penser que saint Julien du Mans a peut-être exercé en Limousin sa mission évangélique ; et en tout cas que son nom correspond à un lien demeuré mystérieux entre deux anciennes provinces, qui nous sont chères

---

(1) Nous pouvons rappeler, dans cet ordre d'idées, qu'au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle Bouchard VII, comte de Vendôme et baron de Montoire, épousa Isabelle de Bourbon, fille du comte de la *Marche*, s'alliant ainsi à une illustre maison, dont les origines intéressent une région qui s'apparente au Limousin et qui en est toute proche. A sa mort, survenue en 1374, sa sœur Catherine de Vendôme fut son héritière et elle entra elle-même, par son mariage avec Jean de Bourbon, dans la même famille dont devait sortir Henri IV, l'un des plus grands rois de France.

Rappelons aussi que César, fils légitimé d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, fut à la fois duc de Vendôme et duc de Mercœur ; et qu'au xvii<sup>e</sup> siècle son petit-fils, Louis-Joseph de Mercœur, époux de Laure Mancini, étendit son autorité à la fois sur la Provence et sur l'*Auvergne*.



l'une et l'autre, bien qu'elles soient à près de cent lieues de distance.

Quoi qu'il en soit, l'appellation de Saint-Julien-le-Vendômois nous paraît pleine de couleur et de vie. Ses deux termes ont un incontestable parfum « Vieille France » que nous avons tenté d'évoquer ; et dans l'énumération pittoresque des paroisses limousines, aux origines si diverses et parfois si curieuses, ils tiennent fort brillamment leur place (1).

Il ne nous échappe pas, au surplus, que l'étude de pareils problèmes est extrêmement redoutable, le domaine de la légende étant parfois assez voisin de celui de l'histoire, et que nous ne pouvons qu'effleurer un tel sujet. Nous osons espérer malgré tout que cet aperçu aura son intérêt, à la fois pour nos confrères de la Société Archéologique de Vendôme et pour les Sociétés savantes du Limousin ; et on pardonnera sans doute sa témérité à l'auteur de ce modeste essai, en considération de ce fait qu'il a obéi avant tout à son vif souci de défendre et de sauvegarder le prestige et le rayonnement vendômois.

---

(1) Nous sommes heureux d'ajouter qu'aux dernières nouvelles les Corrèziens les plus qualifiés, en particulier le savant chartiste qu'est notre ami M. Rohmer, ont admis très volontiers notre point de vue, et qu'il ne serait plus question aujourd'hui d'ouvrir un procès difficile et de modifier une terminologie pour laquelle on peut invoquer à tout le moins le bénéfice de la prescription.

# **VAUX de La MARTINIÈRE**

**Fondateur de la Médecine Coloniale Française**

Par M. le Prof<sup>r</sup> LAVIER, de la Faculté de Médecine de Paris

Textes recueillis par le Dr GAMARD, de Montoire

---

C'est à M. Lacroix, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, mort au début de 1948, que nous devons de connaître l'existence de Vaux de La Martinière.

Dans un discours prononcé à la séance solennelle des cinq Académies en 1932, et consacré aux membres titulaires et correspondants de l'Académie Royale des Sciences qui avaient vécu en Amérique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, M. Lacroix mentionnait le médecin Vaux de La Martinière, né à Montoire.

La date de sa naissance n'était pas précisée.

M. le Professeur Lavier, titulaire de la chaire de pathologie exotique à la Faculté de Médecine de Paris, s'est attaché à faire revivre ce médecin français de la fin du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, et il a montré que ce Montoirien, inconnu jusqu'ici, avait été en fait le fondateur de la Médecine Coloniale Française.

Il existe, à l'Académie des Sciences, un dossier « Vaux de La Martinière » ; en marge d'une des rares pièces qui le composent, une note manuscrite dont l'auteur est inconnu porte « né à Montoire en Vendosmois ». C'est le seul document que nous possédions sur sa naissance.

En 1716, lorsqu'il mourut « il était fort âgé » ; les recherches effectuées dans les registres paroissiaux de Montoire, dans toutes les années qui pouvaient vraisemblablement être celles de sa naissance, par M. Martin Demezil, archiviste du département de Loir-et-Cher, n'ont permis de rien découvrir qui puisse se rapporter avec certitude à Vaux de La Martinière.

Il existe de nombreux Le Vaux, ou de Vaux, mais aucun ne porte le prénom de Marc. Il n'est pas impossible qu'il fût de famille protestante : Montoire était, depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, un

centre très actif de protestantisme, et ce n'est qu'en 1663 que le temple protestant fut interdit, puis détruit.

Il ne reste aucun document concernant les baptêmes effectués dans la religion réformée. Vaux de La Martinière pouvait être né de famille protestante et s'être converti par la suite. Son baptême dans la religion catholique ne fait aucun doute car on ne pouvait s'inscrire à la Faculté sans en administrer la preuve préalable.

Vaux de La Martinière signait en un seul mot : M. Delamartinière — M. D. — Medicus Doctor : ceci indique qu'il n'avait fait ses études ni à Paris ni à Montpellier, et le dépouillement du registre de ces facultés, où on ne trouve pas trace de son passage, semble le confirmer.

Le professeur Lavier a fait effectuer des recherches à Reims, où l'on possède la liste complète des diplômes, et où son nom ne paraît pas, ainsi que dans les autres Facultés.

Les études duraient alors quatre années. Les étudiants fréquentaient la salle de dissection et l'hôpital, et assistaient aux consultations externes qui existaient déjà dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle.

L'absence de documents ne nous permet pas de connaître la thèse cardinale qu'il dut soutenir ; on peut le regretter, car les Montoiriens qui affrontaient cette épreuve ne craignaient pas les sujets fantaisistes : le dernier médecin de Louis XIII, Charles Bouvard, qui naquit à Montoire en 1572, soutint comme première thèse : *An mulieri quam viro venus aptior?* Sa thèse de doctorat reflétait les préoccupations d'un pays de vignoble : « Vaut-il mieux, dans les maladies, boire de l'eau ou du vin ? ».

La thèse cardinale d'un autre médecin d'origine montoirienne, René Chartier, traita, vers la même époque, du sujet suivant : *La femme est-elle un animal imparfait, un monstre ou une aberration de la nature?*

Il n'était pas question à cette époque d'enseigner à la Faculté les maladies exotiques. Celles-ci ne furent connues qu'au début du xvi<sup>e</sup> siècle, à l'occasion des grands voyages d'exploration. Les aventuriers qui se disaient chirurgiens, et ne craignaient pas de s'embarquer avec les premiers navigateurs, même s'ils avaient l'esprit d'observation, ce dont on peut douter, ne nous ont rien fait connaître de ce qu'ils avaient pu voir.

Le scorbut et le typhus se développaient à leur aise au cours de ces longs voyages sans ravitaillement et sans hygiène, qui diminuaient de moitié l'effectif embarqué au départ.

Ce sont des chirurgiens et non des médecins qui s'installèrent

aux Iles en même temps que les colons européens. Aux Antilles, en 1667, ils étaient déjà nombreux et, dit le père Dutertre, fort ignorants. C'étaient des aventuriers et pire encore, qui ne se recommandaient ni par leur science, ni par leur moralité. Mais comme ils étaient peu nombreux, la profession était lucrative et ils se créaient de brillantes situations.

Leur existence et la belle vie qu'ils menaient aux Iles a été décrite par le père Labat, un extraordinaire frère prêcheur, dont le *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique* est lu encore de nos jours avec agrément.

Après avoir décrit la rapidité avec laquelle les chirurgiens s'enrichissaient aux Iles du Vent, il parle de leur réussite à Saint-Domingue : « C'est un vrai Pérou pour eux. Quoique la plupart soient ignorants au suprême degré, ils gagnent tout ce qu'il leur plaît, et comme il leur plaît de gagner beaucoup, on peut croire qu'ils sont bientôt très riches ».

La vie que l'on menait aux Iles est décrite de façon un peu idyllique par Bernardin de Saint-Pierre : la lecture de *Paul et Virginie* nous laisse ignorer qu'il pût y avoir des maladies dans cette contrée bénie. Aussi, la fièvre jaune, apportée le 26 septembre 1690 par une escadre arrivant du Siam, mais qui, de fait, avait été contaminée au Brésil, se développa-t-elle en prenant rapidement des proportions catastrophiques. Le gouverneur local reconnut immédiatement la gravité de l'épidémie, alerta le cabinet de Louis XIV, qui multiplia les consultations médicales et ordonna des mesures de quarantaine.

Il y avait alors à la Martinique un médecin, et un seul, qui devait y être fixé depuis au moins 1686 ; car un projet de règlement sanitaire du Gouverneur et de l'Intendant de la Martinique, adressé au Ministre cette année-là, montre une inspiration nettement médicale et note même explicitement que les auteurs du projet ont fait visiter un bateau par un médecin et un chirurgien.

Ce médecin ne pouvait être que La Martinière.

On ignore ce qu'il faisait là. Il n'exerçait pas. Il était peut-être planteur. Il était marié avec Marie-Marthe Le Boucher, fille d'un capitaine de cavalerie et de Marie de Rivery, qui habitaient à la Martinique à Case-Pilote.

Les Vaux de La Martinière avaient au moins un fils : leurs descendants figurent dans l'état civil de la Martinique avec le nom de des Vaux ou Desvaux de La Martinière. La famille n'y existe plus aujourd'hui au moins sous ce nom.

Lorsque l'épidémie éclata, le médecin se mit immédiatement

à donner ses soins aux malades des équipages débarqués, puis, le fléau prenant de l'extension, à tous les malades de l'île.

Sa compétence, son autorité furent immédiatement reconnues.

L'intendant Du Maitz de Goimpy le jugea à sa valeur, qui se révéla très grande, et par un courrier, daté du 7 mai 1691, demanda pour lui à Versailles un brevet de médecin du Roi.

L'inspection des documents de la série B à la Bibliothèque Nationale, qui contient les ordres du Roi, a montré que la nomination avait été acceptée et le brevet expédié en 1691.

C'est ainsi que le Montoirien Vaux de La Martinière fut nommé le premier en date des médecins de nos colonies.

La fièvre jaune est apportée dans les ports par des bateaux qui transportent à leur bord le *stégomya fasciata*, moustique fort élégant, noir, avec sur le thorax deux lignes médiales pâles et sur chaque flanc une courbe argentée. Il ne se plaît qu'au voisinage de l'homme, et de préférence dans les régions marécageuses. Il ne vit pas dans les lieux élevés, il meurt si la température descend au-dessous de 23° ; il ne pullule que dans les régions basses, humides et chaudes. Il s'infecte du virus en piquant les malades et transmet la maladie par sa piqure.

A cette époque, on ignorait le rôle du moustique dans la transmission de la fièvre jaune : ce n'est qu'en 1881 que le docteur Charles Finlay le découvrit, mais personne ne voulut l'entendre ; et c'est seulement en 1901 qu'une commission américaine prouva d'une façon péremptoire que Finlay avait eu raison.

Il s'agissait alors de rendre possible le creusement du canal de Panama dans une région où la fièvre jaune décimait les travailleurs.

Il est inutile de décrire cette maladie qui doit son nom à l'ictère allant du jaune safran au brun acajou qui colore la peau des malades, les vomissements noirs qui lui ont donné son surnom de Vomito Négro, ou cet état de prostration qui lui a fait donner également le nom de typhus amaril.

80 % des malades mouraient.

Vaux de La Martinière, qui ne disposait évidemment d'aucune notion sur la contagion, ni de nos méthodes vaccinales, lutta seul, exposé nuit et jour à la redoutable maladie, avec les moyens de son temps.

Toute une population anxieuse se tourne vers lui, et il ne la déçoit pas ; en l'absence d'une thérapeutique efficace, il sait donner sinon la guérison, du moins la confiance et l'espoir.

Tout cela, nous ne le saurons que le jour de sa mort car, alors comme aujourd'hui, le but de toute carrière médicale était d'avoir un bel enterrement.

A l'épidémie s'ajoute bientôt la guerre.

Au milieu de tant de soucis, La Martinière fait son travail de médecin, multiplie les observations, note les alternatives de l'épidémie, échange une correspondance suivie avec l'illustre Fagon, médecin de Louis XIV.

Il réclame des médicaments qu'on lui envoie de France, et donne des instructions très précises sur la manière de les répartir et de les emballer en vue d'une longue traversée.

Malheureusement, non seulement La Martinière n'est pas secondé, mais son activité bienfaisante se heurte à l'hostilité des chirurgiens qui n'étaient encore, à cette époque, que des barbiers dressés tout juste à ces basses besognes manuelles où ne se mettait pas la dignité médicale, manier la lancette ou le trocart, poser un appareil.

Le seul d'entre eux qui eut une situation officielle, le sieur Péribaud, chirurgien major de la garnison, refusait de passer sous les ordres du médecin du Roi et le contrecarrait systématiquement.

M. d'Harbouville, commissaire de la marine, décrit en détails dans une lettre au Ministre, une scène grotesque dont il a été témoin : La Martinière s'étant opposé à ce que des soldats insuffisamment guéris fussent renvoyés à leur corps, Péribaud devient furieux.

Après avoir échangé quelques paroles fielleuses, le médecin et le chirurgien se traitent de bête et d'ignorant, puis, oubliant le respect qu'ils devaient au commissaire qui essayait en vain de les calmer, finissent par se montrer leur canne.

Les Frères de la Charité qui avaient été chargés de l'hôpital de l'île, et avaient obtenu peu à peu d'étendre à tous les autres hôpitaux coloniaux ce privilège qui devait durer longtemps au détriment des malades, faisaient une opposition moins tumultueuse, mais plus patiente, plus tenace, plus dangereuse. Ils se refusaient autant à l'autorité médicale qu'au contrôle financier exercé par l'Intendant du Roi. Le frère Cosme dirigeait la cabale : il avait la réputation d'être le plus habile chirurgien de la colonie et se sentait personnellement menacé par le titre de médecin du Roi conféré à La Martinière.

Leur hostilité devient telle qu'après quelques éclats retentissants, il n'est plus possible de les mettre en présence l'un de l'autre ; et de plus l'économé de l'hôpital, le « Munitionnaire », se

plaint des régimes trop coûteux prescrits par le médecin : trop de viande et de poulet dans le bouillon des malades.

Le Roi a bien écrit que « le Gouverneur et l'Intendant doivent s'employer afin que le sieur de La Martinière ne soit pas traversé dans les choses de sa profession » ; il est loin, les adversaires sont nombreux et persévérants, et le médecin a des soucis matériels : il n'a pas d'appointements, mais des gratifications qui lui parviennent toujours avec retard.

En 1694, il se sent à bout ; il énumère au Ministre les obstacles qu'il rencontre et le « supplie de lui permettre de se retirer d'un pays où il est inutile malgré lui et où il ne peut plus subsister, y ayant consommé pour sa subsistance, depuis sept ans qu'il y est, la majeure partie de son patrimoine qu'il y avait apporté, les 1.000 livres qui lui ont été données ne pouvant suffire pour son modique entretien à cause de la cherté de toutes choses ».

Sans doute eût-il aimé à cette époque se retirer dans son Montoire natal, dont les habitants dans ces années 90 approchaient fort près de la sainteté : « Après avoir détruit le monstre de l'hérésie, le curé de Montoire, Maître Antoine Moreau, s'appliqua, « dit le manuscrit de Levroux », à détruire le vice de l'impureté dont cette ville était infestée : il y réussit si heureusement que les auteurs de ce vice ont avoué eux-mêmes que, sans ses sages précautions, ils seraient venus à bout de leurs mauvais desseins, mais il veillait non seulement lui-même à les retirer de leur désordre, mais encore avait des surveillants partout...

Tant de pureté dans les mœurs ne pouvait manquer de plaire à celui qui avait tant souffert de la méchanceté humaine, mais sa lettre de démission ne fut pas acceptée ; en marge on lit la note suivante : « Il ne convient pas, dans la conjoncture présente, de permettre au sieur De Vaux de revenir en France, n'y ayant que lui à la Martinique où on a besoin de secours, et il a paru à MM. Fagon et Moreau, qui ont lu ses mémoires, qu'il parlait en homme entendu ».

En plus de ces encouragements le roi Louis XIV allouait à La Martinière des appointements fixes de 1.000 livres par an.

Le médecin poursuivit à la Martinique sa tâche bienfaisante et méconnue.

Le temps le débarrasse peu à peu de ses ennemis. Un nouvel intendant expédie le frère Cosme à la Guadeloupe, en affirmant qu'il est seul capable d'y organiser un hôpital. Le chirurgien militaire Péribaud, frappé de rhumatismes, n'utilise plus sa canne que pour s'aider à marcher et se retire en France nanti d'une pension.



Cette épuration terminée, l'Intendant rendant compte à Paris, le 20 février 1698, des épidémies qui ont frappé la colonie, se félicite du résultat obtenu : « Nous avons ici un secours considérable pour toutes ces maladies en la personne du sieur de La Martinière, médecin entretenu par sa Majesté. Il a rendu, et rend tous les jours, de si bons services à tous les sujets du Roi qui habitent en ce pays-ci, même aux principaux officiers que sa Majesté y envoie, et il les secourt avec tant de zèle et de désintéressement que ce serait lui dénier la justice qui lui est due que de se dispenser de vous en rendre le témoignage ».

Sur la demande de l'Intendant, Louis XIV porte à 1.500 livres le traitement annuel de son médecin.

La Martinière n'a plus d'adversaires, sa situation matérielle est assurée, l'estime et le respect qui lui sont dus l'entourent ; les années passent paisiblement.

Louis XIV mort, Fagon a résigné ses fonctions officielles, les bénéfices qui lui restent lui assurent d'ailleurs mieux qu'une honnête aisance. Il s'est retiré au « Jardin du Roi », faubourg Saint-Victor : c'est là qu'il était né.

Les visiteurs du Jardin des Plantes ne savent guère qu'au bout des parterres, alignant à perte de vue leurs allées rectilignes, derrière le Muséum, existent encore les bâtiments construits sous Louis XIII. On y accède par la rue Geoffroy-Saint-Hilaire qui était autrefois la rue du Jardin-du-Roi. Des bâtisses déchuës conservent malgré tout les grandes lignes de l'édifice ancien : un corps de bâtiment central, flanqué de deux ailes latérales dont les hautes fenêtres aux lignes harmonieuses s'ouvraient jadis sur une cour d'honneur dont il ne reste que quelques mètres carrés. C'est derrière ces fenêtres que Fagon passa une grande partie de son existence d'enfant, puis de vieillard chargé de gloire.

Il se fait oublier, mais continue de correspondre avec Vaux de La Martinière. Il fait confiance à son ami lointain, qu'il ne rencontrera jamais, de sa satisfaction d'avoir fui la Cour et de s'être retiré dans le jardin où s'est écoulée son enfance et de passer ses dernières années dans cet asile de paix et d'études.

Depuis dix-sept ans, La Martinière est membre de l'Académie des Sciences et ces Messieurs qui lui ont fait l'honneur de le nommer leur correspondant pour la Martinique — c'est à ce détail que nous devons de connaître son existence — lui annoncent l'arrivée prochaine de M. Isambert, médecin et botaniste ; ce dernier est chargé d'acclimater à la Martinique le café et d'autres plantes utiles. Isambert mourra de la fièvre jaune, quelques semaines après son arrivée dans l'île, sans avoir connu La Martinière. Le 21 avril



1716, en effet, le Commissaire Ordonnateur Mesnier avait eu la tristesse d'annoncer sa mort au Régent :

« Monseigneur,

» Je crois devoir informer Votre Altesse Royale que le sieur de La Martinière, médecin à brevet du Roy, entretenu en cette île Martinique, est mort hier, après une maladie de huit jours seulement. Il était fort âgé et fort habile homme dans son art. Il est à souhaiter, Monseigneur, si Votre Altesse Royale veut le remplacer, qu'elle ait la bonté d'ordonner qu'il soit fait choix d'un sujet mûr, savant et bien entendu sur le fait des maladies populaires, ayant en ce pays-ci de quoi s'exercer, surtout dans certaines années où la maladie appelée de Siam donne sur les nouveaux venus d'Europe. C'était l'unique médecin que nous eussions dans les Îles du Vent, n'y restent à présent que les frères de la Charité, parmi lesquels il se rencontre d'assez bons chirurgiens, et quelques chirurgiens établis dans les bourgs dont la plupart fort ignorants, lesquels font tous les jours leurs apprentissages sur les peuples, en quoi nous sommes tous très malheureux.

» Je suis, avec un respect très profond, Monseigneur, de Votre Altesse Royale, le très humble, très soumis et très obéissant serviteur.

» MESNIER. »

Quel plus bel éloge posthume pour ce médecin que de proclamer le vide laissé par sa mort, et l'urgence qu'il y a à ne le remplacer que par « un sujet mûr, savant et bien entendu ».

Des milliers de médecins lui ont succédé. Tous ont connu dès le début les mêmes obstacles, les mêmes hostilités, la même misère. Tous ont eu la même abnégation que lui.

Trois ans après sa mort, le 20 janvier 1719, sa veuve se remaria avec Jean Du Buc, sieur de l'Étang.

Les nombreux mémoires envoyés par Vaux de La Martinière au Ministre furent, selon une tradition, solidement établie, enfouis dans des cartons où ils demeurent encore introuvables.

Si les recherches de M. le Professeur Lavier ont permis de dégager l'essentiel de la vie du fondateur de la médecine coloniale française, il est hors de doute qu'il existe à la Bibliothèque Nationale, et peut-être aussi dans d'autres bibliothèques, des documents inconnus.

Il reste également à dépouiller au Muséum un manuscrit du père Plumier qui a fort bien connu La Martinière et qui a herborisé avec lui.

Mais son œuvre essentielle demeure cette activité quotidienne qui ne laisse comme trace que la fugitive reconnaissance.

## Dominique MORIN

Curé de Villerable et Aumônier du Collège de Vendôme  
(1756-1832)

J.-E. WEELEN

---

Fils, petit-fils et filleul de boulangers vendômois, Dominique Morin resta toute sa vie en contact avec les petites gens et l'on sent, jusque dans son testament, l'odeur du pain blanc qui épanouit sa généreuse nature.

Il naquit à Vendôme, sur la paroisse de La Madeleine, le 29 janvier 1756, et fit ses études au collège de cette ville où il contracta la vocation d'Oratorien. Il entra dans la Congrégation en 1777, fut préfet de pension et répétiteur au collège d'Arras, sous-directeur de l'institution de l'Oratoire à Lyon.

Subitement, vers 1780, on le trouve faisant du ministère sur les bords de la Loire : vicaire à Blois, puis à Vendôme, desservant de la cure de Villerable, dont il devint curé en 1789.

Il prêta le serment constitutionnel et l'évêque «intrus» Grégoire, le maintint dans son poste jusqu'au Concordat. Après 1801, l'évêque d'Orléans et de Blois, Etienne-Alexandre Bernier, au nom duquel il avait joué un certain rôle en Vendômois, pour rallier les prêtres jureurs, n'éprouva pas le besoin de le déplacer (1). En sorte que, de 1789 à 1812, Dominique Morin fut curé de Villerable sans solution de continuité. Le fait est rare dans les annales religieuses de la Révolution. Il prouve que l'homme était populaire dans sa paroisse et, par sa situation personnelle, au-dessus des événements.

Dans une toute petite communauté rurale, éloignée des grandes routes, il était, aussi, presque indispensable. Non seulement, pendant cette terrible décade, il administra les sacrements au nom de

---

(1) Archives de l'évêché d'Orléans.

la Sainte Eglise, à Saint-Denis de Villerable, mais, à la mairie, au nom de la République, il fit fonction d'instituteur, « d'Officier public » rédigeant les actes de l'état civil. (2)

Il ne faudrait pas croire que sa vie, si stable fut-elle, était exempte de soucis. En 1794, après le passage de Garnier de Saintes, Dominique Morin fut convoqué à Vendôme avec soixante de ses confrères. Il dut promettre de « renoncer pour jamais aux fanatismes » et d'embrasser une profession « utile ». Il acceptait d'être imprimeur, métier essentiellement vendômois. (3)

Après le Concordat, il se consacra tout entier à la restauration de son église qu'il pourvut de bancs, de linges d'autel, et d'une cloche en 1806. Les nouveaux fabriciers étaient nommés en 1811. L'œuvre matérielle achevée, il pouvait se retirer.

A la fin de novembre 1812, Dominique Morin, âgé de 56 ans, quittait Villerable pour accepter le poste d'aumônier du collège de Vendôme. Il laissait son cœur dans sa paroisse qu'il dotera de biens fonds (près de 5 hectares de terre) par un acte de donation du 31 août 1831, afin d'assurer la subsistance d'un prêtre desservant et, à son défaut, pour soulager les pauvres de la commune. Son testament, en date du 15 novembre de la même année, en faveur de sa famille, stipulait que son portrait, peint à l'huile, devait être mis dans « la maison presbytérale de Villerable » pour y rester à perpétuité. Le presbytère ayant été supprimé, il se trouve actuellement dans la sacristie (4).

Dominique Morin fut aumônier du collège de la fin de 1812 au début de 1814, époque à laquelle il ne conserva plus que le titre de chapelain, l'instruction religieuse des élèves étant confiée au curé de La Madeleine, M. Anquetin. Il s'éloigna définitivement, en 1824, après l'incident du *Drapeau Blanc*, qui dénonçait « d'irréligion » de la maison. M. Morin se retira place d'Armes, à Vendôme, dans un immeuble qu'il possédait. Il devint prêtre habitué de la Trinité, où sa sépulture eut lieu le 16 janvier 1832. Pendant cette dernière période de sa vie, M. Morin fit du ministère dans les deux paroisses

---

(2) Registres paroissiaux de Villerable (1788-1815) mis à notre disposition par M. l'abbé Joseph Guellier, curé desservant, et registres d'état civil.

(3) Voir l'ouvrage de M. le chanoine Gallerand ; *Les Cultes en Loir-et-Cher sous la Terreur*.

(4) Minutier de M<sup>e</sup> Peltureau, notaire à Vendôme.

de Vendôme. Il dota la Trinité de reliques (1828) et assista, en 1826, à la réconciliation et à la bénédiction de la chapelle du collège. (5)

Parmi les élèves auxquels il fit le catéchisme, on doit citer Honoré de Balzac, lequel ne quitta le collège qu'au printemps de 1813, par suite de maladie. Le futur auteur de *La Comédie Humaine* connut donc Dominique Morin environ six mois (6). Faut-il chercher dans *Louis Lambert* certains traits de caractère de l'ancien curé de Villersable? En tout cas, c'est à lui que Balzac pensait quand, dans *La Peau de Chagrin*, il évoquait le temps de sa jeunesse, « qui était le temps d'innocence où nous tendions dévotement la langue à un bon prêtre pour recevoir le corps de N.-S. Jésus-Christ ». Balzac fit ses Pâques 1813 de la main de l'ex-oratorien.

Si Dominique Morin fut, avant tout, un « homme du sol », attaché à sa famille, à son pays, à ses biens qui étaient assez considérables, il garda aussi, jusqu'à la fin, l'esprit souple des Oratoriens. Sa carrière modeste, qui tourne autour de Vendôme et de son collège, est une preuve nouvelle que l'Oratoire y survécut longtemps après sa disparition.

---

(5) Registres paroissiaux de la Sainte-Trinité et de Sainte-Magdeleine de Vendôme.

(6) *Balzac à Vendôme* — Catalogue de l'Exposition Balzac par MM. Martin-Demézil, archiviste en chef de Loir-et-Cher, et Portel, conservateur du Musée de Vendôme. 1949.

# La Collégiale Saint-Martin de Trôo

P. ALLARD

---

*Nous sommes heureux de reproduire ci-après le texte de la remarquable étude historique présentée récemment à Trôo, par notre confrère M. Allard, lors de la solennité du IX<sup>e</sup> Centenaire de la collégiale Saint-Martin. (1)*

\*  
\*\*

A l'issue des grandes fêtes religieuses auxquelles nous venons d'assister, M. le Curé de Trôo m'a demandé de retracer pour vous l'histoire de la collégiale Saint-Martin. En fait, ce sera un peu l'histoire de Trôo puisque la collégiale gardera la trace des événements extérieurs auxquels elle se trouvera indirectement mêlée.

Il est évidemment difficile d'exposer, en quelques instants, neuf siècles d'histoire. Si la fondation de la collégiale date approximativement de 1050, le monument lui-même subira au cours des siècles qui suivront des reconstructions, des modifications, des adjonctions, des restaurations successives.

En bref, les fondations et une partie des soubassements des murs datent du XI<sup>e</sup> siècle — c'est l'église élevée par Geoffroy Martel —. L'ensemble a été reconstruit au XII<sup>e</sup> siècle par Geoffroy Plantagenêt. Le chœur a été restauré aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et les deux bras du transept au XVI<sup>e</sup> siècle. La sacristie actuelle date du XIX<sup>e</sup> siècle.

1050, je me permets de vous le rappeler, c'est le règne du roi de France Henri I<sup>er</sup> petit-fils d'Hugues Capet. Nous avons un peu l'impression de revoir les premières pages de notre manuel d'Histoire de France.

---

(1) Rappelons que le *Bulletin* de 1948 a publié, sous la signature de M. Allard, une première étude consacrée à la Collégiale Saint-Martin, le sujet étant traité au point de vue archéologique.

Vous vous étonnerez peut-être de trouver à Trôo une si grande église pour une commune cependant modeste par le nombre de ses habitants, mais je dois vous rappeler qu'au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle Trôo comptait, non pas 600 mais 4.000 à 5.000 habitants. Trôo était une ville importante de la vallée du Loir. Elle le devait évidemment à sa position géographique. Actuellement, au siècle de l'industrie, les villes poussent autour des mines, des puits de pétrole, des ports maritimes. Au moyen-âge, elle se développaient souvent aux points d'importance stratégique ou fortifiables, et c'est le cas pour Trôo.

Trôo était construit sur un promontoire dominant de 60 mètres la vallée du Loir. Il possédait des vues étendues sur toute la région environnante. Il commandait ainsi plusieurs routes par lesquelles s'effectuaient les échanges ou le passage normal des armées en campagne. Je vous cite notamment l'importante route de Paris à Tours qui descendait la colline derrière Chevillé et passait le Loir au vieux pont d'Artins. La route d'Etampes à Nantes par la rive droite du Loir traversait Trôo en entrant par la vieille porte de Sougé. La route d'Orléans au Mans par la rive gauche du Loir.

Dès l'époque gauloise, Trôo était vraisemblablement le centre de la tribu des Cénomans. Cette tribu et ses voisines formaient une confédération groupée autour du Mans.

Les Romains, en bons colonisateurs, avaient gardé l'ordre naturel des choses établies et la province romaine avait pour capitale Subdinum (Le Mans).

L'Eglise modela logiquement l'organisation territoriale de son administration spirituelle sur celle de l'administration civile et les premiers évêques s'établirent au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle au Mans. Par la suite, ils divisèrent leur diocèse en archiprêtres et Trôo fut l'un de ceux-ci, ce qui prouve son importance à cette époque et justifie le choix du comte du Vendômois Geoffroy Martel pour y fonder la collégiale • Saint-Martin.

Cependant, la situation démographique évoluait et Mgr Maurice, évêque du Mans, prenait, par le décret de 1230, l'importante décision de remanier les divisions existantes. Il annulait l'ordre ancien et divisait son diocèse en six archidiaconés. Trôo se trouvait écartelé. Une partie de ses paroisses était rattachée à l'archidiaconé de Saint-Calais, l'autre partie était rattachée à l'archidiaconé de Château-du-Loir dont Trôo devenait un simple doyenné. Cependant au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, il comptait encore 45 paroisses, 3 abbayes et un certain nombre de prieurés et de chapelles.

C'est à cette époque que l'on forma un nouveau doyenné à

La Chartre. Il fallut encore amputer le doyenné de Trôo qui ne comptait plus que 24 paroisses. La révolution ayant remplacé les provinces par les départements, Trôo se trouva placé dans le Loir-et-Cher dont le chef-lieu était Blois. En 1793 le chapitre de la collégiale était dissout et les chanoines répartis dans d'autres fonctions sacerdotales. Le Concordat de 1801 devait tout naturellement rattacher notre paroisse à l'évêché de Blois.

Voici donc un aperçu de l'histoire du point de vue ecclésiastique. Venons-en à l'histoire tout court. Je passe sur les luttes souvent sérieuses qui opposèrent à plusieurs reprises les évêques du Mans aux comtes du Maine ou du Vendômois. Lutttes d'influence ou d'intérêt, querelles d'investiture qui se retrouvent en Europe à toutes les époques et même de nos jours. Les princes finirent d'ailleurs généralement par faire amende honorable.

Au x<sup>e</sup> siècle, c'est l'évêque Sigefroy qui perd ses terres de la vallée du Loir au profit de Bouchard, comte du Vendômois. Au xi<sup>e</sup> siècle, ce sont les luttes de l'évêque Gervais et de Geoffroy Martel, comte du Vendômois, de l'Anjou, puis de la Touraine. Geoffroy Martel cependant fortifie Trôo ; murs d'enceinte, tours et fossés que vous connaissez, et fonde la collégiale Saint-Martin vers 1050. Il dote largement son chapitre de 7 prébendes (c'est-à-dire de sources de revenus) dont deux plus importantes ; celle de chevecier, celui qui s'occupe du chevet, du chœur, et qu'on nommera plus tard le doyen, et celle de chanoine curé qui jouit de revenus spéciaux pour l'entretien de la cure.

L'église qui se construit comprend vraisemblablement une nef et un transept sur lequel s'ouvrent le chœur et deux absidioles. L'église était, comme les murs des fortifications, construite en rognons de silex avec des piles de renforcement en pierre de taille. Dans la nuit du moyen âge on avait généralement perdu l'art des Romains de tailler la pierre, et on employait les matériaux que l'on avait commodément sous la main. Il est certain que l'Eglise n'était pas couverte par une voûte mais par une charpente.

Geoffroy Martel mourut peu après, en 1060.

Au xii<sup>e</sup> siècle c'est son petit-neveu, Foulques le Jeune, qui est comte d'Anjou, du Vendômois, ainsi que du Maine par son mariage avec Aremburge. Les luttes avec l'évêque du Mans alternent avec les soumissions de Foulque le Jeune qui fait construire, en 1124 à Trôo, le prieuré des Marchais qu'il dote notamment avec certaines dîmes revenant précédemment à la collégiale. Il part pour Jérusalem en 1129 laissant ses Etats à son fils Geoffroy Plantagenêt, qu'il vient de marier à Mathilde, fille du roi d'Angleterre.



C'est à Geoffroy Plantagenêt que nous devons, vers 1150, la reconstruction de l'église telle que nous la retrouvons dans sa plus grande partie devant nous. Construction cette fois en pierre de taille provenant du sous-sol de Trôo. C'est presque certainement là l'origine des carrières qui ont formé le vaste labyrinthe de souterrains appelé « La Cafort ». Un puits de carrière aboutit d'ailleurs à l'angle du transept sud. De même qu'à l'église Saint-Maurice d'Angers, qui se reconstruit aussi de 1149 à 1153, on conserve la partie inférieure des murs de la nef en les faisant enjamber par de grands arcs : Soit que l'on ait voulu faire des économies, soit que l'on ait hésité à détruire des murs ayant reçu une consécration religieuse.

L'église comprend une nef composée de trois travées voûtées sur arcs d'ogive, un transept sur le carré duquel s'élève un puissant clocher, deux absidioles et un chœur avec abside demi-circulaire. Au cours du XII<sup>e</sup> siècle on construit au long du chœur la chapelle Notre-Dame qui s'ouvre sur le bras gauche du transept. Cette chapelle est aujourd'hui en ruine et est remplacée par l'ancienne sacristie.

En 1294, Pierre Le Royer, natif de Trôo, est évêque du Mans. Je suppose qu'il dût porter intérêt à la collégiale Saint-Martin. Ses trois frères, également sous les Ordres, y fondèrent la chapelle Saint-Georges.

Les temps se faisaient cependant de plus en plus durs, misère des populations ou dévaluation de la monnaie, et les revenus des prébendes ne suffisaient plus à l'entretien des chanoines. Mgr Pierre Gouguel, qui fut évêque du Mans de 1309 à 1326, dut leur annexer les revenus de la chapelle Notre-Dame, de la chapelle Sainte-Catherine et de l'église Saint-Quentin en 1394.

Je vous en rapporte une clause amusante : les curés de Saint-Quentin devaient notamment fournir chaque année à la vigile de l'Ascension une charretée de joncs et de roseaux et un sac de grenouilles.

De cette époque datent sans doute la surélévation du chœur, la réfection des voûtes et de la charpente et le grand gable à gauche de l'autel.

Je passe sur la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup> siècle, mais il est certain que les bâtiments de la collégiale sont en assez mauvais état. Une restauration des bras du transept est enfin entreprise au début du XVI<sup>e</sup> siècle par le chevecier Louis Tourtay sur ses fonds personnels. Je vous lis une partie de l'épithaphe retrouvée sur une plaque de cuivre exposée dans l'église, à la chapelle Saint-Sébastien :



« Taire ne fault le grant bien qu'il a faict  
A ceste église de longtemps ruynée  
Y cy endroit le voit ou par effect  
Car a ses frais ceste aille a réparée  
Honnestement depuis la décorée  
En y fondant une belle chappelle  
Vouée au chef de la céleste armée  
En qui avoit commise sa tutelle. »

Il s'agit évidemment de la chapelle Saint-Michel qui remplaçait ainsi la chapelle en ruine adossée à la vieille porte de Sougé. De cette époque datent également les trente belles stalles du chœur en bois sculpté.

Au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle s'ouvrent les terribles guerres de religion. Trôo reste profondément catholique. Le comte de Vendôme, Antoine de Bourbon, père du futur roi Henri IV, et sa femme Jeanne d'Albret, passent à Trôo en 1547, au château de la Voûte, et séjournent en 1549 à Montoire, et les Calvinistes ne sont pas sans en tirer un certain encouragement.

En 1548, un Calviniste de Trôo est brûlé vif, quelques mois plus tard un autre est pendu.

Les réformés du Maine pillent à leur tour et notamment la collégiale en 1562, ce qui déclenche, en 1563, la réaction de la noblesse du Vendômois à la tête de laquelle se trouve le poète Pierre de Ronsard. En 1575, c'est la lutte entre Henri III et son frère le duc d'Alençon. Trôo dut se défendre vigoureusement au moins contre les troupes de passage. En 1576 on fit murailles l'église et peindre une porte neuve nous conte le chanoine Garrault dans ses mémoires.

En 1594 on restaure l'église ainsi que nous le fait savoir une inscription retrouvée sur la charpente de la nef.

Je passe sur bien des détails de la vie des chanoines, et nous arrivons au xvii<sup>e</sup> siècle. De cette époque datent le bénitier et les fonts baptismaux, offerts en 1687 par le sieur Daumier, natif de Trôo, secrétaire du roi. Son grand-père était d'ailleurs sieur du Pont-Granger et valet de chambre de la Reine-Mère.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, le 25 mars 1737, nous savons que la foudre incendia la charpente du clocher.

Au xix<sup>e</sup> siècle, on supprima les marches du perron à l'entrée de l'église et on y retrouva une sépulture. On supprima également les deux cimetières, le cimetière chaud et le cimetière froid (suivant

leur exposition de chaque côté de l'église). La charpente de la nef fut remplacée sous le règne du roi Louis-Philippe et l'on construisit enfin la sacristie actuelle qui dépare malheureusement la ligne de ce beau monument.

Et je dois aussi vous citer la grande cloche, ne pouvant mieux faire que de vous lire son acte de baptême coulé dans le bronze : « L'an 1823 j'ai été béni par M. Jacques Michel Mandroux Marteau, curé de Trôo, et nommé Martin par M. le marquis Paul de Jouffrey, ancien lieutenant-colonel et chevalier de Saint-Louis, et Mme la marquise de Jouffrey, son épouse, fille du baron de Launay de Cohardon, ancien capitaine d'infanterie, MM. Jacques René Gourdain, adjoint, René Lefeuvre, René Huppenoire, fabriciens ».

Je ne voudrais évidemment pas terminer sans rendre hommage à M. l'abbé Haugou qui se dépensa tant à la fin du siècle dernier pour sauver la collégiale de la ruine, avec tous les soins qu'y apporta M. Grenouillot père, architecte en chef des monuments historiques, et à M. l'Abbé de Curzon, curé de Trôo, qui, aujourd'hui, sous la très haute autorité de Son Excellence Mgr Robin, évêque du diocèse de Blois, nous a fait revivre un des grands jours de la collégiale Saint-Martin.

---

## Le Neuvième Centenaire de la Consécration de l'Eglise Abbatiale de la Trinité de Vendôme

J.-E. WEELEN

---

Dix ans après la date anniversaire du neuvième centenaire de la consécration de la Trinité de Vendôme, que l'on situe au 31 mai 1040 — la fondation de Geoffroy Martel étant de 1034 — le clergé de l'église paroissiale a pris l'initiative de commémorer cet événement par des fêtes dont l'ampleur dépassa le cadre habituel des manifestations religieuses.

Dans un élan unanime, groupés autour de l'évêque du diocèse, Mgr Louis Robin, archéologue et historien averti, au surplus membre de notre société, de M. le Chanoine Pierre Delort, archiprêtre de la Trinité, de M. le Docteur Chevallier, maire de Vendôme, qui associa la cité à l'hommage rendu aux moines bénédictins de l'ancienne France, les Vendômois ont vécu, les 2, 3 et 4 juin 1950, trois grandes journées historiques.

Les hôtes de marque de Vendôme furent, pendant ce *triduum*, Son Excellence Mgr Roncalli, nonce apostolique à Paris, Son Excellence Mgr Gaillard, archevêque de Tours, le Révérendissime Père Abbé de Ligugé, Dom Basset, Dom de Mazzis, qui travailla naguère à l'authentification des reliques de l'abbatiale et représentait le Père Abbé de Solesmes, le Révérend Père Boulay, de l'Oratoire, supérieur de Saint-Euverte d'Orléans qui, par son verbe, anima les réunions du soir. A cette heure, où la nef de l'abbatiale s'illumine des feux du couchant, un spectacle émouvant et grandiose s'offrait aux regards, rappelant les fastes d'autrefois. L'accord des pierres et des âmes se faisait autour de la chaire de vérité où un simple prêtre en surplus, le visage transfiguré par la lumière, expliquait à la foule anonyme, massée entre les piliers, et devant un parterre de prélats, d'abbés mitrés et de dignitaires ecclésiastiques, le mystère de la Sainte Trinité. Vision inoubliable qui ne s'effacera pas des mémoires vendômoises et que la Société Archéologique, présente en la per-

sonne de son Président et de plusieurs de ses membres, se devait de fixer brièvement dans les pages de son Bulletin.

La presse régionale ayant consacré des articles détaillés aux différentes manifestations de ces journées, nous nous bornerons à évoquer leur côté historique et littéraire qui, en définitive, créa l'atmosphère attendue. L'allocution de M. le Docteur Chevallier, à l'Hôtel de Ville, pour recevoir le Nonce, fut mieux qu'une préface : l'analyse psychologique très poussée du tempérament vendômois pénétré de la force de traditions particulièrement glorieuses et, de ce fait, enclin à une réelle indépendance.

Après quoi, M. Martin-Demézil, archiviste en chef du département, pouvait présenter l'histoire anecdotique de l'abbaye, depuis le célèbre Abbé Geoffroi (1070-1129), ami du pape Urbain II, jusqu'à Mgr Chapt de Rastignac, archevêque de Tours en 1723, abbé de la Trinité en 1727, en passant par Messires Louis et Antoine de Crevant, derniers abbés réguliers du monastère (1). Si le patronage de l'église abbatiale fut acquis, dès l'origine, sur le conseil de l'évêque de Chartres, Thierry, à la Très Sainte Trinité, son renom populaire vint de la Sainte Larme, rapportée d'Orient par Geoffroy Martel. « *Ma Dame Sainte Larme* », comme disaient les pèlerins, symbolisait, d'une manière presque immatérielle, la compassion de Jésus et sa « tristesse devant l'ingratitude humaine ». (2)

C'est un autre aspect de la grandeur monastique que représentait l'exposition organisée par Mlle S. Trocmé, bibliothécaire municipale, dans une salle de l'abbaye. Notre ancienne secrétaire, dont la compétence en matière de peintures du moyen âge est reconnue par tous, y avait réuni plus de soixante manuscrits ornés de lettrines et de miniatures en pleine page et quatre incunables provenant du fonds de la Bibliothèque de Vendôme, héritière de la Bibliothèque du couvent. Sans avoir l'importance des ateliers de calligraphie de Marmoutier ou de Cormery, le *scriptorium* de la

---

(1) Dans une note annexée au registre des sépultures de la paroisse de la Trinité de Vendôme, année 1909, M. l'Abbé Plat, qui avait découvert les ossements de Louis de Crevant, dans le sanctuaire du côté de l'épître, indiquait que cet abbé, évêque titulaire de Sébaste, bâtit « les quatre dernières travées de la nef, la façade de l'église et le nouveau logis abbatial ». Nous avons retrouvé cette note inédite à l'occasion des fêtes du IX<sup>e</sup> Centenaire, ainsi qu'une autre, en date du 30 janvier 1905, relative à la pose de la croix du clocher.

(2) On consultera avec profit sur la Sainte Larme l'ouvrage du Marquis Achille de Rochambeau, ancien président de notre Société : *Voyage à la Sainte Larme de Vendôme*, Lemercier 1874, qui résume les travaux antérieurs.

Trinité fut en activité du <sup>xii</sup><sup>e</sup> au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Mlle Trocmé y avait joint de nombreux dessins et calques d'autres manuscrits célèbres, qui permettaient de faire des comparaisons et de délimiter les influences. Un dessin grandeur nature du vitrail de Notre-Dame de Vendôme (<sup>xiii</sup><sup>e</sup>) était là comme pour rappeler l'art du vitrier en honneur dans les abbayes.

A cette importante collection on avait joint quelques chartes provenant du dépôt des Archives Départementales, dont celle de la fondation de la Trinité, qui n'est qu'une copie faite au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Une vitrine était aussi consacrée à la paroisse qui succéda à l'abbaye dans les lieux et l'exercice du culte. La continuité était établie par la liste des douze archiprêtres de Vendôme, depuis le Concordat de 1802, avec une mention spéciale pour M. Denis Caille qui, vers le milieu du siècle dernier, meubla l'église et récupéra les stalles émigrées à Lunay pendant la Révolution. Sur le mur du fond, entre les portraits du dernier prieur et du premier curé concordataire, nous avons placé les grands plans des locaux monastiques, calqués naguère sur les originaux pour le compte du marquis Achille de Rochambeau, et offerts en 1949 à la paroisse de la Trinité par Mme la Marquise de Rochambeau douairière.

En se penchant sur ces vitrines chargées d'histoire, les visiteurs de l'exposition pouvaient saisir aussi bien qu'ils le font en levant les yeux vers la flèche du clocher ou les frontons sculptés de Pierre d'Orbacq, architecte du roi Louis XV, l'effort gigantesque et régulier des moines qui savaient à la fois s'entourer de grands artistes laïcs et travailler de leurs mains. Si la Trinité de Vendôme fut une puissante abbaye, le mérite n'en revient pas seulement à ses abbés, qui portaient des noms célèbres et le chapeau de cardinal du fait de leur élection, mais aussi à cette légion de religieux progressant, chaque jour, vers la perfection. Un grand souvenir historique ne vaut d'être proposé à l'admiration des foules que s'il comporte une leçon supérieure de vie. Cette pensée créatrice a suffi, lors des fêtes du neuvième centenaire de la Trinité, pour soulever le poids des siècles.

